

A la bonne franquette

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 11

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200969>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

donnant des allées et venues des étrangers ; il s'arrête à la porte d'entrée, lève les yeux vers le ciel gris, puis, s'avancant au milieu de la haute terrasse, étend la main grande ouverte... Il pleut !

— Sale temps !

M. Trueb abaisse sur son nez les lunettes d'or qu'il porte volontiers au milieu du front et poursuit en grognant ses observations météorologiques.

— De l'eau !... par tonnes !... Ça ne va pas traîner !

En effet, les pointes de la Dent-du-Midi sont enveloppées d'un manteau de plomb et, sur le dos de la grande montagne noire, des nuées blanchâtres, chassées par le vent, se poursuivent, s'allongent et s'amincissent comme si elles allaient se dissiper ; mais soudain elles se reforment et se rejoignent, s'entassant les unes sur les autres, plus épaisses et plus gonflées.

— Sale temps !

La plaine, que raie la bande trouble du Rhône, les villages aux claires façades, les chalets disséminés sur la pente des monts ou groupés dans un cirque de collines, tout ce vert paysage, si varié et si coloré, disparaît peu à peu sous les nuages fumeux qui s'avancent et s'étalent, tandis que sur la terrasse crépissent les premières gouttes de pluie.

— Je ne te demande, chien de Jupiter, qu'un peu de soleil pour aujourd'hui et demain ! Songe qu'il va m'arriver une famille de tout premier ordre : huit dames et messieurs avec une dizaine de domestiques !

L'hôtelier se tourne dans la direction de Genève : du noir, encore plus de noir !

— Aïe ! aïe ! quand le mauvais temps vient du lac, on en a pour huit jours !

Tout à coup, bien que le ciel continue de s'assombrir, le visage de M. Trueb s'éclaircit et rayonne.

Sur la terrasse est apparu un des hôtes du premier étage — chambre d'angle avec salon — M. le baron Marco Danova.

— Monsieur le baron, j'ai bien l'honneur... Tous mes respects, monsieur le baron.

— Mais le noble étranger, un ex-Vénitien qui à force de voler des millions à Alexandrie d'Égypte, a presque perdu la parole, ne répond pas aux obséquieux compliments. Il est furieux ; son nez est devenu un bec menaçant et sa face ronde encadrée d'une courte barbe trop noire, n'est plus jaune, mais verte.

— Allez au diable, M. Trueb, vous et vos pronostics !... Il pleut, ne voyez-vous pas qu'il pleut !

Le terrible baron fronce les sourcils et se croisant les bras sur la poitrine fixe l'hôtelier.

— Répondez, homme-baromètre, pleut-il ou ne pleut-il pas ?

— Quatre gouttelettes... mais cela ne fait rien.

— Comment ! cela ne fait rien !

— Je veux dire, monsieur le baron, que ce n'est qu'une petite ondée passagère. Demain...

— Demain !... Voilà une semaine que, tous les jours, vous me dites : demain ! C'est scandaleux : dix-huit heures de chemin de fer, cinq heures de voitures et monter à mille trois cents mètres pour se noyer !

A cette sortie du baron, M. Trueb, remontant ses lunettes sur le front, fit entendre un formidable éclat de rire.

— Il y a bien de quoi rire ! monsieur l'hôtelier. Je vais faire mes malles et décamper, en barque, s'il le faut.

— Partir ? maintenant que le temps se met au beau ?

— Au beau ? rugit le baron, au beau ?

— C'est la fin de la bourrasque, les prévisions sont des plus favorables, le baromètre

monte, la corde de l'ascenseur est molle, molle, molle.

— Vous ne m'avez jamais dit qu'elle fût dure ; il n'en a pas moins plu tout le temps !

— Je vous assure que nous avons le beau, et puis, monsieur le baron, j'ai toujours de la chance et je porte bonheur à mes hôtes... Voyez la cime des Diablerets, elle commence à se découvrir !

— N'est-ce pas la Dent-du-Midi qu'il faut observer ?

— Le soir, monsieur le baron, le soir ; mais dans la matinée, le grand horoscope, le signe infallible, ce sont les Diablerets.

Tant d'assurance en imposa au baron Danova.

— Alors, je pourrai tout de même entreprendre demain cette fameuse excursion au Chamossaire ?

— Je vous le certifie.

La promesse d'un ciel serein pour le jour suivant est toujours, même pour ceux qui y sont habitués, un des rares plaisirs qu'offre la montagne par la pluie.

Marco Danova, subitement radouci, ouvrit son parapluie et s'éloigna de son pas d'automate.

Cependant les nuées continuaient de monter, toujours plus rapidement. Un instant, un pâle rayon de soleil les troua obliquement, éclairant la croupe d'une colline et les roches d'une arête. Puis l'atmosphère se brouilla de nouveau et une violente raffale rejeta M. Trueb dans son hôtel.

Alors, tandis que les dames poussent des clameurs d'épouvante, qu'on ferme les fenêtres et les volets et qu'on allume les lampes électriques, M. Trueb, saluant à gauche et à droite, et faisant révérences sur révérences, se réfugie dans son bureau...

Drin ! La sonnerie du téléphone appelle M. le gérant.

— Voilà ! Qui me demande ?

— C'est de Bex, de la part de la famille italienne qui doit monter à Villars... Pleut-il chez vous ?

— Le ciel se débarbouille !... Le temps sera superbe !... Je vous le garantis !...

A la bonne franquette.

C'était au temps des milices. Un soldat qui faisait sa première école fut placé en sentinelle devant le corps de garde de la Cité.

Peu après, passe un officier en petite tenue. La sentinelle continue sa faction.

— Vous ne me connaissez pas ? fait l'officier.

— Na, monsu, n'ai pas c't'honneur.

— Je suis l'inspecteur général des milices. Quand j'arrive, vous devez appeler le poste voisin.

La sentinelle posa son fusil et alla frapper à la vitre du corps de garde, en criant :

— Dité-vaï, vos autrés, vo faut ti sailli frou, y a cauquon qué vo demandè.

Chansons.

CHANSONS D'HIER

Vous nous demandez, cher *Conteur*, dans votre avant-dernier numéro, « qui connaît la vieille chanson ? »

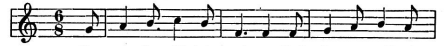
J'aime mieux, cent fois mieux,
Un jeune mari qu'un vieux, etc.

J'ai entendu souvent — dans les Alpes vaudoises surtout — fredonner le couplet que vous publiez. Hier encore, je l'ai fait chanter à une personne âgée de 75 ans et qui a été élevée dans le Jura. Invariablement la mélodie a été — avec quelques modifications — celle de la chanson du « Roi Henri » :

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville...
Etc.

En fait de chansons villageoises, connaissez-vous celle de la « Délaissée », que j'ai entendu chanter, il y a quelques années, à la fin d'un repas de noce, à Sullens. C'était une grande fille de vingt ans qui chantait cela, très lentement, avec des larmes dans la voix, les yeux baissés et les mains jointes ; « tout le monde pleurerait »... l'épouse surtout.

Très lent.



Je suis la dé-lais-sé-e Qui pleu-re nuit et
jour. Ce-lui qui m'a laissé-e Fut mon premier a-mour.

I
Je suis la délaissée
Qui pleure nuit et jour,
Celui qui m'a laissée
Fut mon premier amour.

II
Il a pleuré, l'infâme,
Pour enchaîner mon cœur,
Pour allumer la flamme
Qui brûla mon bonheur.

III
Ses sanglots, ses caresses,
Et ses baisers trompeurs,
Et ses folles promesses
M'ont jeté dans les pleurs.

IV
Je tremble et je suis pâle :
Je le vois chaque jour
Aux pieds d'une rivale
Lui conter son amour.

J'ai entendu ailleurs cette même chanson, à laquelle avaient été ajoutées les deux strophes suivantes, qui me font l'effet de ne pas appartenir au texte original :

V
Elle s'en va furieuse
Et tue son amant ;
Après la malheureuse
Alla s'en faire autant.

VI
La mort est bien cruelle,
Souvenez-vous toujours ;
Et demeurez fidèle,
Jeunesse, à vos amours.

Et celle-ci, qu'une bonne, venant de Bonvillars, nous chantait jadis, en nous faisant sauter sur ses genoux :



Si j'é-tais hi-ron-del-le, Que je sa-che vo-
ler, Sur le sein de ma bel-le J'irais me re-po-ser.

II
Amusez-vous, fillettes,
Profitez des beaux jours,
Le temps des amourettes
Ne dure pas toujours.

III
Une fois mariée,
Il faut changer de nom,
S'occuper la veillée
Et bercer le poupon.

PAUL-E. MAYOR.

CHANSONS D'AUJOURD'HUI

Nos pensionnats.

A Mimi.

I
Deux par deux, sages, les yeux droits,
— Quelquefois se t'nant par les doigts —